

COMPTES RENDUS

Jaume AURELL, *La historiografia medieval : entre la historia y la literatura*, Valence, Universitat de València, 2016.

Cela fait plus de 15 ans que Jaume Aurell consacre une partie de ses recherches à l'historiographie, qu'elle soit médiévale ou non. Son livre se veut une synthèse de ses réflexions sur le discours historique et la condition de l'historien du Moyen Âge jusqu'à nos jours. L'ouvrage est scindé en deux parties nettement différenciées. La première porte sur les contenus et les formes de l'historiographie médiévale, et plus particulièrement sur les genres littéraires. La deuxième s'attache aux rapports qu'entretiennent l'historiographie médiévale et l'historiographie contemporaine. Sur ce point, l'a. défend l'idée originale d'un continuum entre le travail de l'historien médiéval (*chroniqueur*) et l'actuel, à rebours de la rupture qui a été traditionnellement défendue, car les problèmes qui se posent à l'historien, hier comme aujourd'hui, restent les mêmes : l'authenticité des sources, la sélection des documents, le choix de l'écriture, la quête de la véricité pour son récit... Le sous-titre de l'ouvrage place l'activité de l'historien au cœur d'un débat toujours d'actualité : le chercheur fait-il de l'histoire ou de la littérature ? L'actuelle écriture post-moderne, qui a assumé l'héritage du *linguistic turn*, penche pour une pratique plus proche des genres littéraires que des sciences sociales malgré son habillage scientifique en défendant l'idée que la narration aurait pris le pas sur l'analyse. Quant à l'historien, doit-il prendre position à travers le récit qu'il commet ou rester extérieur par rapport à celui-ci ? Face au risque d'aller vers l'un ou l'autre de ces extrêmes, J. Aurell estime que le chercheur doit tendre vers un équilibre entre la recherche du passé et la nécessité de répondre aux demandes de la société dans laquelle il vit en s'auto-situant dans son observation. Est-il possible de conjuguer ces deux options ? À lire l'essai convaincant de l'a., la réponse est oui.

La première partie décline les principaux genres littéraires du Moyen Âge, à l'exception notable de l'hagiographie, et la fonction de ces récits en suivant

un processus chronologique. La matière première appartient à l'aire catalane, celle que l'a. connaît le mieux. La généalogie, à travers l'étude de la *Gesta Comitum Barchinonensium*, est le premier de ces genres. Elle vise, au Moyen Âge central, à mythifier et à légitimer les origines dynastiques des familles nobiliaires qui, au moment de la rédaction, sont devenues des monarques. Le processus de réactualisation du passé en lien avec l'expansion des modèles dynastique et agnatique est parfaitement illustré par la *Gesta* du XII^e s. qui se transformera en chroniques au bas Moyen Âge. Mais tandis que la première, écrite en latin, s'attache à la chronologie, les deuxièmes, rédigées en langue vernaculaire, s'attardent sur les faits et les gestes des personnages. Or ces changements sont loin d'être anodins. Outre le fait de poursuivre une même fin, celle de la réduction de la durée entre le passé légendaire et le présent par le biais des généalogies historiques, ils montrent que le texte historique, hier comme aujourd'hui, est le fruit d'un contexte social et politique. Dans ces quêtes de continuité dynastique et de légitimité sociale il existe une figure obligée : le héros fondateur dont l'invention accroît le prestige du lignage. Sous prétexte d'établir une généalogie historique, les auteurs des récits prétendument historiques inventent une fiction, celle du chevalier héroïque qui devient souvent prince par mariage exogamique, la création renvoyant dans ce cas à un idéal, cher à Maurice Godelier, qui permettait aux sociétés d'exister et de se développer ; en même temps que la fiction nous éclaire sur la communauté qui la crée. Prenant l'apparence de la vérité, le récit sur le héros est une forme a-historique qui masque l'anachronisme entre la réalité vécue par le héros et le présent de la narration dans lequel les deux modalités temporelles se confondent. C'est parce que le passé mythique est exemplaire qu'il devient historique : un modèle pour la société. À travers Guifred le Velu, le héros de la *Gesta Comitum Barchinonensium*, l'histoire s'ouvre à la légende et à l'imaginaire, en somme à la fiction. Peut-on parler d'autobiographie au Moyen Âge ? La question n'est pas nouvelle dans la médiévistique ;

elle a fait récemment l'objet d'un profond renouvellement épistémologique. Pour répondre à cette interrogation de poids, l'a. s'est penché sur le *Llibre dels fets del rei Jaume I*, une chronique écrite en catalan dans la seconde moitié du XIII^e s. Il apparaît que, bien souvent, les chroniques médiévales sont un mélange d'histoire et de fiction, un mixte d'événements ayant eu lieu et de légendes ce qui exclut, en principe, l'autobiographie puisque la critique estime que ce genre repose sur un « pacte de véracité » entre l'a. et son public. Mais alors que l'écriture du haut Moyen Âge était axée sur le passé lointain, à partir du XII^e s. les généalogies s'ouvrent progressivement à des témoignages et à des récits récents qui font émerger l'individu et la subjectivité, en quelque sorte à l'autobiographie. Contre l'avis majoritaire de la critique, J. Aurell considère que *Livre des faits* est une véritable autobiographie, à savoir un récit dans lequel coïncident l'a., le narrateur, le personnage et le thème principal relativement proche par conséquent des actuelles autobiographies. Œuvre personnelle du roi, le texte pose la question de son *auctorité*, celle de son oralité mise par écrit, et celle des relations entre auteur, *auctorité* et autorité. Histoire ou littérature ? Dans le *Livre*, Jacques I^{er} raconte davantage ses expériences personnelles que ce qu'il s'est passé, le plus important ici étant son témoignage garanti par la référentialité de la prose. Ce serait en ce sens un texte plus historique que littéraire – pour autant qu'on puisse se poser la question pour le Moyen Âge central – car l'historiographie fait référence à des éléments qui sont « extérieurs au texte », ce qui n'est pas le cas de la littérature qui se suffit à elle-même. Cette chronique est cependant un exemple notable de l'émergence de la littérature du « je » qui va de pair avec l'essor des littératures en langue vernaculaire. Pour renforcer ce trait, l'a. constate que, dans le récit, le poids des autorités est très faible, la mémoire du roi se suffisant à elle-même comme autorité.

Dans la tension qui existe entre histoire et littérature la fonction du récit littéraire, la « narrativité », est un élément qui compte, pour reprendre les analyses faites par Michel Zink sur ce point. Pour illustrer cet exemple, J. Aurell s'appuie sur la *Crònica* de Bernat Desclot écrite en catalan à la fin du XIII^e s. Il s'agit d'un récit historique qui intègre nonobstant de la fiction, une manière de travailler que Pierre Courroux a qualifiée de « polygénéricité du système chronico-romanesque ». La stratégie narrative de la *Crònica* consiste en effet à représenter le passé à travers la décontextualisation des événements en leur donnant une nouvelle vie sous la forme de textes historiques. C'est ici qu'entre en jeu la pratique

du présentisme puisque l'a. ne saurait se dépendre des paradigmes du présent, il représente en fait le passé sous la forme d'une analogie littéraire selon la définition de Hayden White, car, malgré les défauts inhérents à la narrativité, l'historien n'a pas d'autres moyens pour construire les récits historiques. Hier comme aujourd'hui, l'histoire s'écrit. Son écriture emploie la même forme que la fiction littéraire, non pas pour créer avec l'imagination, mais pour représenter une chose externe à l'écriture elle-même, car les passés que nous avons tous en mémoire servent à tisser l'histoire des représentations. En réalité c'est le pacte de référentialité qui exclut tout ce qui est fictionnel. À la fin du XIII^e s., l'usage de l'imagination historique s'imposa comme moyen légitime pour construire des narrations historiques. Paradoxalement le genre historique fut davantage créateur de légendes que le genre fictionnel à cause de la tendance au présentisme de l'histoire qui renvoie davantage au présent qu'au passé, ce qui est le cas de la *Chronique* de B. Desclot. En bon auteur, ce dernier invente des histoires du passé pour satisfaire les demandes sociales et politiques du présent et les met en forme au moyen de la prose narrative pour créer un récit cohérent. Dans ce cadre, la distinction entre romanciers et historiens est artificielle, du moins du point de vue de la forme (p. 101). Dans le contexte de son époque, le B. Desclot historien négocie avec les éléments fictionnels de son récit historique. Il ne « trouve » pas seulement des histoires, mais il les « invente » lorsque les données sont incomplètes. Or c'est dans ces deux opérations que la critique littéraire établit la distinction entre histoire et fiction. L'analyse de ces trois catégories de textes permet à l'a. de conclure que les continuités du discours historiques par-delà les siècles sont supérieures aux discontinuités, postulant de la sorte une vision de « longue durée » dans ce registre. Partant du constat de l'absence d'une méthode de travail unifiée pour l'Histoire qui soit susceptible de garantir des résultats absolus et objectifs, J. Aurell considère, au long d'une démonstration utile et nuancée, que l'historien n'a d'autres moyens à sa portée que la narration pour construire son texte, d'où les similitudes entre les historiens de toutes les époques, cette continuité formelle permettant d'étudier l'historiographie médiévale à travers une lecture commune entre l'histoire et la critique littéraire.

Après l'analyse des textes médiévaux, l'a. passe en revue, dans la deuxième partie de son essai, une série de questions qui sont au centre des débats actuels sur la manière de faire de l'Histoire. Il se penche principalement sur l'influence des nouvelles tendances au sein de la médiévistique, sur les interprétations qui

considèrent les textes historiques comme des artefacts littéraires, sur les relations entre passé, présent et futur, sur le lien entre les connexions littéraires et les mutations sociales ou sur la fonction éminemment politique de l'historiographie. Il découle de ces questions l'idée, qui tend à s'imposer dans de nombreux cercles, selon laquelle l'historien serait incapable de reconstruire le passé et se bornerait à le représenter puisque l'accès à ce passé se fait nécessairement au moyen de la médiation des textes et des images. Le nouveau médiévisme – *New Medievalism* – apparaît ainsi prioritairement comme une science des discours et non des faits. Il intègre des nouveautés méthodologiques sans rompre avec les pratiques éprouvées de la discipline. Dans ce cadre, le médiéviste doit prendre en compte la dimension idéologique des documents, leur vision du monde qui oblige à les placer dans le contexte de leur rédaction. Puisque le chercheur a affaire à des artefacts littéraires, il doit les traiter selon une double perspective : historique et littéraire, malgré les fortes réticences de certains (p. 111-113). Ce que l'a. appelle le « troisième niveau » intègre les courants épistémologiques issus de l'anthropologie, de la linguistique et de la sociologie, car les textes historiques sont à la fois le *produit* d'une société et des *agents* de cette même société, ils ont une fonction passive et active. Par la mise en contexte, l'historien parvient à pénétrer dans l'intentionnalité, l'idéologie, les motivations et les objectifs des textes qu'il étudie. Ceux-ci étant à la fois des *miroirs* de la société (fonction passive) et des *générateurs* des réalités sociales (fonction active). Dans ces conditions, l'écueil rationaliste à éviter étant celui qui conduit à interpréter l'historiographie médiévale à partir du degré de vraisemblance des chroniques médiévales, sachant qu'elles sont à la fois sources documentaires et artefacts rhétoriques. L'abandon du positivisme pour le postmodernisme a conduit les historiens à traiter la fonction médiatrice de la langue, en lien avec les philologues. Le principal apport du *linguistic turn* sur cet aspect a été d'alerter sur la fonction du langage dans la représentation du passé et de montrer qu'il n'y a pas d'accès direct aux faits historiques, mais une approximation à travers les discours. Il faut donc dépasser le stade de la démythification des textes historiques et la vieille quête visant à distinguer le vrai du faux. Un des apports les plus remarquables du postmodernisme par rapport aux chroniques est qu'il a su apprécier sa nature éminemment narrative. Au nombre des courants méthodologiques les plus actifs actuellement, l'a. en distingue trois : le *new medievalism* porté sur les valeurs de marginalité et d'altérité au risque de certains excès ; la *new philology* centrée sur la transmission textuelle, l'*auctorité* et

l'audience ; enfin le *new historicism* qui privilégie le contexte à l'intertexte avec des études sur la « textualité » et la *literacy* : « littéralité ». S'appuyant sur les principales figures de ces mouvements, J. Aurell préconise une approche multiple du texte historique (p. 140) qui est simultanément un artefact historique et littéraire, capable de représenter en même temps des faits réels et imaginaires, des concepts et des métaphores, des événements et des représentations sans chercher à savoir s'il se rattache plutôt à l'histoire ou à la littérature, un questionnement qui, pour le cas du Moyen Âge, serait anachronique à maints égards.

L'essai s'achève sur un chapitre consacré au « problème de la référentialité », c'est-à-dire celui de savoir si l'historien est capable de commettre un discours *référentiel* qui renverrait à une réalité extérieure à lui-même. Le premier obstacle que le professionnel rencontre est celui du « présentisme » contre lequel aucun chercheur n'est immunisé. Le second est celui du « prétérisme » qui enferme l'historien dans sa tour d'ivoire et l'éloigne des lecteurs. Pour sortir de cette impasse, l'a. penche pour la rigueur de la « référentialité » de l'historien, la passion pour une écriture de qualité qui ne disqualifie pas, car l'histoire s'enrichit avec le pluralisme méthodologique et épistémologique (p. 148). Le panorama actuel de la recherche dominé par le postmodernisme qui met en valeur les ruptures court le risque de faire glisser l'histoire sur une pente relativiste et sceptique (p. 149). Pour ne pas s'égarer, l'historien doit être, selon J. Aurell, un médiateur actif qui se glisse entre les événements du passé et la représentation de ces événements que l'on fait depuis le présent, ce doit être un bon auteur qui recherche la vérité, sans qu'il soit pour cela un « littérateur ».

La historiografia medieval est à ne pas douter une excellente synthèse qui permet de réfléchir aux problèmes qui se posent à l'historien dans son travail. C'est un ouvrage convaincant et subtilement écrit, construit sur une solide documentation et d'une grande richesse pour qui veut se pencher sur les débats en cours dans les études sur le Moyen Âge.

Charles GARCIA.

Beatrice Barbieri (éd.), *Geste des Bretuns en alexandrins ou Harley Brut*, Paris, Éditions Classiques Garnier (Textes littéraires du Moyen Âge, 37), 2015.

L'Historia regum Britanniae de Geoffroy de Monmouth a fait l'objet de nombreuses traductions en français parmi lesquelles on compte – outre le